

Mémorial
de
Saint-Cloud
1958

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1958)

Philippe ARBOS

1882-1956

AVEC Philippe Arbos la Maison a perdu un ami, et moi aussi j'ai perdu un ami très sûr et très cher. Le vide s'élargit autour de moi comme il arrive à ceux qui vivent longtemps et dont la mémoire ressemble chaque jour un peu plus à un cimetière. J'ai accompli le devoir qui m'incombait de rappeler dans les Annales de Géographie ce que notre commune discipline et le haut enseignement lui devaient. J'ai proposé sa vie exemplaire à la méditation de nos successeurs. Qu'il me soit permis à cette place où les regrets peuvent plus librement s'exprimer de mêler à cet éloge les accents plus personnels de l'amitié blessée.

Nous nous rencontrâmes d'abord dans un commun attachement pour les Pyrénées catalanes. Le Pyrénéen d'adoption rejoignait le Pyrénéen d'origine. Philippe Arbos était né en 1882 à Mosset dans les Pyrénées-Orientales. Il avait été élevé au bord de cette Castillane qui dévale du col de Jau vers le cœur du Conflent, au milieu d'une population pratiquant un semi-nomadisme de culture et d'élevage. Quand il étudiera plus tard la vie pastorale dans les Alpes françaises, il lui suffira de chercher des termes de référence dans ses souvenirs d'enfance. Il devait généreusement me faire profiter de son expérience. Ce catalan trapu qui gardait avec une sorte de coquetterie l'accent rocailleux de sa montagne revenait volontiers se retremper chaque été au milieu des siens sur cette soulane où s'éssaient les cortals. Il avait de ses compatriotes une certaine rudesse dans la franchise et des accès de violence devant l'injustice ou le mensonge. Au reste, d'une

parfaite probité, constant dans ses principes comme dans ses amitiés. Et bon, et plus tendre qu'on n'eût pensé si l'on n'avait pas pris garde au sourire des yeux — une petite flamme gaie au coin des paupières plissées qui démentait tout d'un coup l'austérité de la calvitie et de la barbe précocement blanchie. Mais il avait la pudeur de ses sentiments. Il était capable de beaucoup souffrir sans laisser échapper une plainte. Presqu'au seuil de sa vieillesse, la mort d'une compagne tendrement et constamment aimée l'avait désarmé. Avec la disparition de cette femme aux dons les plus brillants, une source de vie se tarissait pour lui. Du moins ses amis ont-ils eu la consolation de le voir s'éteindre dans la chaude affection du foyer qu'il s'était refait, comme l'eût souhaité celle qu'il avait perdue. Celle qui reste conserve avec piété leurs deux mémoires.

J'évoque cette existence, en apparence si unie, toute vouée au service de l'Université. D'autres affinités que celle que j'ai dite nous rapprochaient. Philippe Arbos était fils d'instituteur. Son père appartenait à cette grande génération de maîtres qui ont été l'honneur de l'école laïque naissante. Leur sens profond du devoir professionnel allait de pair avec leur dévouement au Régime encore mal assuré. Ils ne séparaient pas l'Ecole, la République et la France. Ils croyaient avec ferveur à ces trois idéaux et le mot devoir avait un sens pour eux. Adolescent sur les bancs du lycée, élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé et professeur de l'enseignement secondaire, docteur et professeur d'Université, Philippe Arbos n'a jamais oublié la leçon du modeste maître de Mosset. Il ne s'est pas laissé détourner par des nouveautés brillantes. La Quatrième République parle beaucoup de réformes démocratiques. Peut-être oublie-t-elle trop ce que la Troisième avait dû à la foi de ses instituteurs. Solide et constant dans ses opinions, encore qu'il fût la tolérance même, Arbos ne faisait pas volontiers étalage de certaines inquiétudes profondes et légitimes. Il se contentait en honnête homme de suivre l'exemple paternel. Il montrait pour le monde primaire une affection profonde et agissante. Les instituteurs candidats à un certificat de licence ou au diplôme recevaient de lui le plus cordial appui. L'un d'eux, devenu professeur de l'enseignement supérieur et qui a recueilli une partie de sa succession à Clermont a exprimé avec une émotion profonde sa vénération pour la mémoire de son ancien maître dans le « Bulletin de géographie alpine de Grenoble ». Mais qui, mieux qu'un ancien recteur de Clermont, son ami, pourrait porter témoignage de sa fidélité au monde primaire ? Il avait

imprimé une marque très profonde dans son académie. Je pense qu'il faut chercher dans sa fidélité à l'École publique l'origine de l'affection qu'il a témoignée à notre Maison. En 1937, la retraite de G. Weulersse avait amené le directeur Auriac à chercher un géographe pour assurer l'enseignement vacant. Il pensa à Philippe Arbos. La guerre devait interrompre cette collaboration. Pour brève qu'elle ait été, notre ami s'était tout de suite acquis une grande autorité. Il y apportait toute sa science, mais aussi un soin infini, la conscience que son enseignement s'adressait moins à de futurs spécialistes qu'à de futurs maîtres. En écoutant ses leçons si claires, si solides, si équilibrées, ses auditeurs n'acquerraient pas seulement des connaissances, en vue d'un concours, ils faisaient l'apprentissage de leur métier. A la reprise des travaux universitaires, il tint à conserver un rôle actif dans la vie de l'École. Jusqu'en 1953, il participa aux concours d'entrée : il y apportait sa lucidité, sa franchise un peu raide. On redoutait la clairvoyance de son jugement. Il eût pensé servir mal l'École — et même les candidats — en l'atténuant. Mais on n'ignorait pas sa bienveillance pour les personnes et ses collègues du jury aimaient sa simplicité et sa parfaite courtoisie. Nul homme ne fut plus naturel, mais en même temps d'esprit plus fin.

Il a tenu autant que ses forces le lui ont permis. Je revis avec le même étonnement douloureux du jury cette soirée de 1953 où, après la fin de la séance, il avait demandé qu'on l'accompagnât jusque chez moi. De toute évidence, la fatigue du travail ne suffisait pas à expliquer l'état où nous le trouvions. Des signes non équivoques trahissaient les atteintes du mal qui devait l'emporter. Il revint pourtant encore à la Commission de géographie du C. N. R. S., l'esprit lucide, si la maîtrise du geste avait disparu. Et puis le voilà parti environné de respect et d'affection.

J'ai travaillé avec lui pour donner à l'enseignement de la géographie un cadre un peu moins indigne à l'Université de Clermont. Et j'ai été témoin de sa joie. Je le revois encore sur une route de montagne, enveloppé dans son ample manteau de lainage, tiraillant sa barbe tandis qu'il contemple l'immense paysage d'Auvergne. Je retrouve ses émerveillements dans les musées d'Allemagne, et ses gaietés quand nous allions au Congrès de Varsovie... Tant de gentillesse, tant d'amitié... tout ce qui restera dans la mémoire de ses élèves qui lui ont voué un culte filial... l'image familière que nous garderons, nous, ses compagnons de labeur, autant que nous vivrons.

Max SORRE.

Monsieur Charles-Marie GARNIER, inspecteur général de l'Instruction Publique, qui fut professeur d'anglais à l'Ecole de 1919 à 1922, est mort le 6 août 1956.

Nous avons appris aussi le décès, le 5 février 1958, dans sa 90^e année, de Monsieur Arthur TRESSE, inspecteur général de l'Instruction Publique, ancien professeur de mathématiques à l'Ecole (1910-1926).

Nous rendrons à ces deux maîtres éminents l'hommage que nous leur devons, dans un prochain mémorial. Nous prions leur famille de vouloir bien agréer nos sentiments de déférente sympathie.

Jules BUGNARD

(1868-1947)

Promotion 1890 (Sciences)

JULES BUGNARD était né à Coligny (Ain), village coquet situé aux confins de l'Ain et du Jura, sur les derniers contreforts du Revermont. De bonne heure, son jeune instituteur, qui fut un éducateur distingué, remarqua ses aptitudes et engagea notre père à lui faire continuer ses études. En 1883, à quinze ans, il entra le premier à l'École normale de Bourg et en sortit pourvu du B. S. Il revint comme adjoint dans son village natal et quatre ans plus tard, sur les conseils d'un de ses anciens professeurs, il prépara l'examen de Saint-Cloud et fut reçu. Deux années de Saint-Cloud, dont il avait toujours conservé un souvenir reconnaissant et vivant : ses camarades de promotion étaient Labbé, Nardon, Adam, Brassart, qui, à des titres divers, se sont distingués dans des fonctions élevées et, à cette époque, ont fait honneur à l'École ; ils restèrent toujours fidèles à la lettre circulaire, même au milieu de leur labeur qui n'était pas mince pour certains d'entre eux — et ne négligeaient jamais d'écrire à leurs amis.

En 1892, pourvu du professorat, du professorat de travail manuel, de celui de chant, ce qui était rare à l'époque, il débuta à l'École normale de Privas et deux ans après à l'École normale de Foix. Dès lors, sa carrière se déroula simple et unie. Son mariage le fit entrer dans une famille fuxéenne bien connue dans l'Ariège à divers titres, celle du Docteur Soula. Bon musicien, il avait fondé, avec des amis, un quatuor où la musique classique alternait avec celle de Rabaud,

Chabrier, etc... Il avait édifié, avec l'un de ses beaux-frères, qui était professeur de Physiologie à la Faculté de Toulouse (Médecine), une collection de champignons (modelage et peinture) dont il était fier et il était très ferré sur la mycologie de l'Ariège. Il s'était beaucoup occupé de notre famille, matériellement et intellectuellement, même après son mariage, grâce à Mme Bugnard qui était la bonté et le dévouement personnifiés. Elle a disparu en 1936, après avoir été professeur-économe pendant toute sa carrière à l'École normale de jeunes filles de Foix.

Leur fils, ancien élève de l'X, a été professeur de physique et de pharmacie à la Faculté de Médecine de Toulouse. Il est actuellement directeur de l'Institut National d'Hygiène et fait de fréquents voyages aux Etats-Unis pour la fondation Rockefeller.

A. BUGNARD

(Promotion 1894 - Sciences.)

N. D. L. R. — Un jeune paysan jurassien, né en 1868, est distingué par son instituteur, entre à l'École normale de Bourg avec le n° 1, revient enseigner dans son village natal, prépare Saint-Cloud lorsqu'un de ses professeurs l'y incite, puis déroule toute sa carrière à l'École normale de Foix, où sa femme, issue d'une famille ariégeoise notable, est professeur-économe à l'École normale de filles.

Il enseigne les Sciences, le Travail manuel, le chant, fonde un quatuor de musique classique, devient expert en mycologie. L'un de ses beaux-frères est professeur de Faculté (médecine) ; son fils deviendra directeur de l'Institut National d'Hygiène ; sa fille épousera un directeur des Contributions Directes.

Mais il ne renie pas pour autant la modestie de ses origines. Il achemine son jeune frère vers Saint-Cloud. Le fils de ce dernier, sera polytechnicien et ingénieur de la Marine, sa fille pharmacienne, son gendre médecin...

Bel exemple de ce processus qui, par l'intermédiaire de Saint-Cloud, enrichit les élites françaises d'hommes nouveaux, puisés aux flancs profonds des familles populaires.

Albert PEQUIGNOT

(1880-1953)

Promotion 1901 (Sciences)

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. — Principal honoraire du Collège Berthelot à Toulouse. — Chevalier de la Légion d'Honneur. — Officier de l'Instruction Publique.

J'ENTRAIS en troisième année à l'École supérieure Berthelot, à Toulouse, lorsque M. Péquignot y arriva en qualité de directeur. C'était en octobre 1922. Il venait d'Aiguillon, où il dirigeait l'École primaire supérieure depuis la fin de la guerre, cette longue guerre qui lui avait valu des blessures cruelles, les galons de capitaine, de nombreuses citations et la croix de la Légion d'Honneur. A Toulouse, où il avait exercé comme professeur avant d'entrer dans l'Administration, peu après sa sortie de Saint-Cloud, il succédait à son beau-père, M. Longaud, qui jouissait d'une réputation des plus élogieuses. C'est dire à quel point une telle succession paraissait difficile et, quant à nous, nous attendions le nouveau directeur à ses actes.

Ce ne fut pas long. Malgré un très lourd travail d'administration, M. Péquignot — qui devait me confier plus tard à quel point il avait aimé l'enseignement — s'était chargé des mathématiques dans la classe préparatoire à l'École normale, où je me trouvais. Ce fut un éblouissement. Notre nouveau directeur était un professeur comme je n'en ai jamais connu. Il avait le don de la clarté. On ne pouvait pas ne pas comprendre, on ne pouvait plus oublier, ce qu'il avait une fois expliqué. Un de ses élèves, qui avait voulu le suivre d'Aiguillon à Toulouse, et qui a fait, depuis, une brillante carrière,

nous avait pourtant prévenus. Mais l'expérience dépassait toute prévision.

En même temps, il s'affirmait comme chef, et l'Ecole primaire supérieure de Toulouse vit encore grandir sa réputation déjà flatteuse.

Mais ce que, dès cette époque, j'ai apprécié plus encore, chez M. Péquignot, c'est le cœur. Sous des dehors froids — il était Franc-Comtois d'origine, — il était d'une bonté inépuisable. Son bureau nous était toujours ouvert, et bien vite nous eûmes en lui une confiance entière qui nous poussait à nous confier à lui, et il trouvait toujours le mot qui conseille ou qui exalte.

Aussi, lorsque je quittai l'Ecole, à la fin de l'année, étais-je partagé entre la joie de continuer mes études, et la tristesse de perdre un maître que j'aimais comme un père.

Sept années passèrent, pendant lesquelles, bien sûr, je restai en relations suivies avec M. Péquignot. Puis je devins professeur à mon tour, et dès lors, je n'eus qu'une ambition, révenir dans ces vieux murs de Berthelot où je le retrouverais.

Ce jour arriva enfin, et il me fut loisible désormais de mettre à l'épreuve mes impressions d'élève sur celui que je n'avais pas cessé de prendre pour modèle. Or, qu'il s'agit de trouver une solution de telle ou telle difficulté, de ménager, dans les emplois du temps, l'intérêt des études et les desiderata du personnel, de prendre ses responsabilités et de s'engager à fond contre un grand chef pour défendre un collègue, d'ailleurs remarquable, et qu'il estimait injustement traité, M. Péquignot donnait tour à tour à ses collaborateurs, l'exemple de la compétence, de la conscience professionnelle, du courage tranquille et d'une inaltérable bienveillance.

Il accomplissait ainsi, jour après jour, un labeur écrasant, à peu près seul pour administrer une des plus grandes Ecoles supérieures de France, sans s'accorder jamais un moment de répit.

Il ne devait pas, hélas, abuser en vain de ses forces, et, un jour de 1943, une alerte brutale l'obligea à s'éloigner de cette Ecole devenue collègue qu'il avait dirigée pendant vingt ans. Et nous dûmes, consternés, nous résigner à son départ.

Entouré de l'affection et des soins de sa chère épouse, si attendrie et si dévouée, il se consacra désormais à l'éducation de ses deux dernières filles, encore jeunes. Combien de

fois ai-je pris le chemin de la villa tranquille où il s'était retiré, pour passer un moment avec lui ! De son côté, malgré une santé chaque jour plus précaire, il ne manquait pas de revenir, toutes les fois qu'une manifestation l'y invitait, dans le vieux bâtiment où il avait laissé une partie de lui-même.

Dix années s'écoulèrent ainsi ; jusqu'au jour — c'était le 1^{er} octobre 1953 — où nous parvint la fatale nouvelle.

Le surlendemain, la foule de ceux qui l'avaient connu se pressait autour de son cerceuil. Au nom du Collège, représenté par une importante délégation, M. Girou, doyen du corps enseignant, fit revivre, avec une intense émotion, la personnalité si attachante et si forte du disparu.

Et ce fut le dernier adieu.

Trois ans ont passé. Mais le souvenir de M. Péquignot reste bien vivant au milieu de nous. Nous avons voulu le matérialiser dans une terre cuite, particulièrement réussie, due au talent de l'un d'entre nous.

Toutes les fois que j'entre dans la salle des Professeurs, c'est elle qui m'accueille, et je retrouve dans le cher profil, la grande âme de celui qui a honoré hautement ses amis, sa fonction, et l'Université entière.

A. COUTENS,

Ancien élève de l'École primaire supérieure Berthelot,
Professeur au Collège Berthelot à Toulouse (Hte-G.).

5 mars 1957.

Albert SABATIER

né en 1862 à Chastel-Marlhac (Cantal)

décédé en 1954 à Saint-Santin-Cantalès (Cantal)

Promotion 1883 (Lettres)

Il y avait une fois, il y a bien longtemps, un petit pâtre auvergnat, fils d'une nombreuse famille paysanne de la région de Mauriac. En ce temps-là le chemin de fer n'avait pas encore pénétré dans son pays natal et les bois y étaient infestés de loups. Mais le petit garçon ne les craignait pas et, tout en gardant ses moutons, les pieds nus dans l'herbe, il lisait à longueur de journée de gros livres qu'il emportait en secret sous sa lourde cape...

En 1877 Albert Sabatier, avec ses sabots, était reçu premier à l'École normale d'Aurillac. En 1880 il était nommé instituteur et, travaillant seul toujours, confiant et acharné, il se mettait en demeure de préparer Saint-Cloud où il fut admis (section Lettres) en 1883.

Sa carrière, ensuite, fut toute vouée au service de l'enseignement primaire et à la formation de mille et mille petits paysans qui avaient, comme lui, le goût du savoir. Professeur d'École normale à Tulle en 1886, Inspecteur primaire en 1887, il occupa successivement les postes de Castellane, Châteauroux (1892), Saint-Flour (1895), Aurillac (1898) et Lyon (1911). Il avait épousé en 1892, une ancienne élève de Fontenay-aux-Roses, Mlle Lacassagne, qui fut directrice de l'École normale d'Aurillac de 1895 à 1911.

En 1919, Albert Sabatier vint prendre sa retraite dans ses montagnes cantaliennes qu'il n'allait plus quitter. Il consacra dès lors l'essentiel de son activité aux questions agricoles, aux problèmes des coopératives, des mutuelles, du reboisement... Trop modeste et trop secret. Quels souvenirs il nous aurait conté sur l'École d'autrefois s'il l'eût voulu !

P. WIRTH.

Edmond ROYER

(1882-1954)

Promotion 1903 (Lettres)

AU moment de quitter la direction de l'Ecole normale d'instituteurs de Valence, j'ai le triste devoir de rendre un dernier hommage à l'un des professeurs qui ont le plus fait pour son rayonnement.

Pendant trente-sept ans, en effet, M. Royer s'est dépensé dans cette école. Aussi aujourd'hui, c'est le personnel tout entier du département de la Drôme qui s'associe au deuil de sa famille et de ses amis.

M. Royer est né en 1882 sur cette terre d'Ardèche, âpre et dure, dans une famille d'instituteurs où, dès l'enfance, il a pris l'amour de l'étude et de l'enseignement. Suivant les traces d'un frère aîné, en 1897 il entra à l'Ecole normale de Privas ; puis, après une quatrième année à l'Ecole normale de Grenoble, il était reçu en 1903 à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Après son succès au professorat et un court passage à l'Ecole primaire supérieure de Toulon, il arrivait vers la mi-octobre 1905 dans cette Ecole normale de Valence où il rejoignait son frère, Maurice Royer, professeur de mathématiques depuis 1903 et où sa personnalité devait s'affirmer et donner sa mesure.

C'est là que je l'ai connu, deux ans après, à mon entrée à l'Ecole normale en 1907. Son enseignement fut pour nous une révélation. Tous ses élèves se souviennent de ses cours où l'érudition se mêlait à la finesse et aux qualités pédago-

giques les plus sûres. Il savait nous faire découvrir et apprécier la beauté littéraire. Par des questions incessantes, des rapprochements ingénieux et tout cela en un langage imagé et nerveux, il savait disséquer et éclairer un texte. L'amour des textes fondé sur une compréhension précise, détaillée et pourtant poétique, — l'amour du travail — le souci d'une méthode qui associait la culture de la sensibilité et celle de la logique, — voilà l'essentiel de ce qu'il nous apportait avec le goût d'un style dense, sans fioritures inutiles, mais sans sécheresse.

Il nous a appris aussi à enseigner le français. Profondément convaincu de l'importance de l'enseignement primaire, il ne voulait pas simplement nous faire sentir la beauté littéraire pour elle-même, mais aussi pour qu'un jour dans nos classes nous puissions enseigner une langue correcte et vivante. Ce fin lettré, à l'aise dans le commentaire d'une poésie de Paul Valéry, fut aussi un pédagogue averti. Je ne citerai pas tous les recueils qu'il fit pour le public des cours complémentaires et des écoles primaires supérieures et qui fournirent des modèles dans l'art de la littérature expliquée. J'insisterai par contre sur ses « Leçons de Français », manuel encore recommandé par certains professeurs de Faculté, où il essaie de faire bénéficier les élèves des travaux dont la langue française a été l'objet au cours de ce demi-siècle, tout particulièrement sous l'impulsion de Ferdinand Brunot. Je rappellerai enfin cette série de manuels de grammaire pour l'école primaire, en chantier au moment où la maladie est venue le frapper.

Son activité ne se limitait pas d'ailleurs à la littérature et je voudrais aussi évoquer le professeur de géographie novateur et curieux qui nous a invités à cette compréhension, nouvelle à l'époque, d'une science où la finesse de l'analyse, l'étude des causes, l'emportaient sur la froide nomenclature.

L'examen de l'Inspection devait évidemment l'attirer. En 1909 il l'affrontait brillamment. Une nouvelle carrière pleine de promesses s'ouvrait devant lui. Mais, aimant avant tout les livres et l'étude, ayant un certain dédain pour le côté matériel de la vie, voulant mesurer et contrôler son action, il resta avec ses élèves, sauf quelques mois passés dans le service de l'Inspection dans la circonscription de Die au cours de la guerre 1914-1918, s'attachant à cette Ecole normale qui fut longtemps pour lui un vrai foyer.

Combien d'entre nous, parmi ses anciens élèves lui doivent tout. M. Royer savait éveiller les vocations, diriger, conseiller et parfois simplement suggérer. Sa bibliothèque riche et variée était à la disposition de tous ceux qui voulaient travailler. Toujours disposé à rendre service il mettait sa coquetterie à trouver pour vous la référence cherchée ou le livre utile. Dans certains cas douloureux il apportait même l'aide matérielle indispensable au normalien ou à l'ancien élève. Il était foncièrement bon et sa bonté s'exerçait toujours avec discrétion et délicatesse.

C'est avec peine que nous avons vu ces derniers mois son activité peu à peu s'arrêter sous l'effet d'un mal insidieux et implacable. Mais nous devinions toujours dans son regard cette vie intellectuelle pétillante manquant seulement des moyens matériels pour s'exprimer.

Et maintenant, en dépit de soins éclairés, d'une sollicitude constante, c'est le vide immense d'une tombe.

Que Mme Royer et toute la famille de M. Royer acceptent l'hommage de nos sentiments douloureux et ces quelques paroles de reconnaissance d'un ancien élève parlant au nom des multiples promotions d'élèves-maîtres que M. Royer a formés.

L. GIRARD.

Paul MARIN

(1887-1956)

Promotion 1907 (Lettres)

PARISIEN, élevé par une mère veuve très jeune, qui suivit de près les études de ses deux fils, il assume très tôt le rôle de chef de famille.

Fait ses études à Chaptal et, après le baccalauréat, entre à Saint-Cloud (Lettres 1907). Service militaire au 5^e Dragons à Compiègne, 1910-1912. Libéré, débute à l'École primaire supérieure de Beauvais.

En 1914, la déclaration de guerre le trouve à l'École primaire supérieure de Nancy, marié depuis quelques jours.

Versé dans l'artillerie au 39^e R. A. C., 20^e Corps, comme canonnier-conducteur, il y fera toute la guerre, y gagnera les galons d'officier et la croix de guerre. La mort de son jeune frère à Perthes-les-Hurlus fut pour lui une grosse épreuve. Libéré en 1919, il rejoint avec joie son nouveau poste à l'École normale d'Avignon qui fut, de toute sa carrière, celui qu'il évoquait avec le plus d'émotion et de regret.

Son enseignement le passionnait, ses élèves l'attachaient, il aimait les conseiller, les orienter et nul n'a su ce qu'il prélevait sur son traitement pour aider les plus doués après leur sortie de l'École à poursuivre des études. Esprit fin et cultivé extrêmement sensible — presque trop — sous des dehors cavaliers, il ne se livrait que dans l'intimité et se repliait sur lui-même dès qu'il était heurté ; ainsi peu de gens l'ont vraiment connu.

Le concours de l'Inspection passé durant son séjour en Avignon (vers 1923 ?) il débute à Castellane, dans un pays pittoresque et qu'il aimait, mais où les tournées étaient singulièrement pénibles ; puis successivement Barcelonnette, Sisteron, et Digne enfin, où je dirigeais le Collège de jeunes filles.

Revenu, pour des raisons de famille, dans l'Est, à Mirecourt où il termine sa carrière, il n'a cessé de regretter le ciel de Provence et de faire des projets pour le retrouver. Il n'a pas eu cette joie ; alors que nous jouissions tous deux de notre retraite, un œdème du poumon l'a emporté en quelques heures.

Se savait-il atteint ? rien n'a permis à son entourage de le soupçonner.

(Notes communiquées par Mme MARIN.)

Adolphe RUCHE

(1876-1956)

Promotion 1887

DU temps que j'étais jeune inspecteur primaire dans la bonne ville de Romorantin, je décelai vite chez les principaux directeurs d'école, mes aînés de vingt ans, une sorte de conjuration autour de la mémoire vénérée de l'un de leurs professeurs de l'École normale de Blois, A. Ruche. La piété, mêlée de pudeur, avec laquelle ils en parlaient, ne laissait aucun doute : A. Ruche avait été pour eux le maître incomparable, le grand éveilleur, la ferme référence vers laquelle on se retourne lorsque l'on doit affronter les grands problèmes de sa propre vie. Chez ces hommes qui avaient vécu, fait la guerre, élevé des générations d'enfants, mené de rudes luttes syndicales ou politiques, et qui incarnaient vraiment la conscience même de la communauté des instituteurs de Sologne, cette fraîcheur du souvenir était d'autant plus émouvante qu'elle s'adressait à un homme demeuré bien droit et bien vivant, en dépit de l'âge.

J'en eus la preuve il y a une douzaine d'années lorsqu'un ancien élève s'étant présenté à mon bureau de Saint-Cloud, je me trouvai en présence d'Adolphe Ruche.

Je vérifiai vite qu'il avait gardé un étroit commerce avec ses disciples solognots, par les détails qu'il m'en rapporta. Surtout, je fus émerveillé par la netteté d'esprit, le style direct, la modestie tranquille, traits d'une personnalité qui dédaigne les faux-semblants parce qu'il est assuré de lui-même.

Octogénaire, il s'était retiré dans sa commune natale, y avait joué un rôle actif de résistant, avait été porté à la Mairie par ses compatriotes...

Je ne devais plus le revoir et je n'en sais pas davantage sur la vie de cet homme de bien (vir bonus...). Mais cette rapide entrevue a laissé en moi une trace ineffaçable, rayonnement d'une personnalité d'élite.

Henri CANAC.

Marcel ARMAND

(1909-1956)

Promotion 1930-32 (Sciences)

MARCEL ARMAND a été mon camarade deux ans à Saint-Cloud.

Nommés, à la sortie, dans des postes éloignés, nous avons correspondu un certain temps puis, n'ayant pas eu l'occasion de nous revoir, le silence s'est établi entre nous.

Le silence, mais non l'oubli. Lorsqu'en 1955 j'ai reçu de lui un mot très aimable, il m'a semblé que les années n'avaient pas passé, que nous venions à peine de nous séparer et c'est avec joie que j'ai saisi l'occasion de renouer des relations trop longtemps interrompues. Après un échange de lettres, nous espérions que des circonstances favorables nous permettraient bientôt de nous retrouver. Hélas, cela n'a pu être et la nouvelle de sa mort, imprévue pour moi, m'a bouleversé.

Dès que nous avons fait connaissance à Saint-Cloud, nous avons tout de suite éprouvé une sympathie mutuelle, spontanée, une impression de nous comprendre, d'être très proches l'un de l'autre, de nous ressembler. Nous étions tous les deux fils de la terre, lui né en Dordogne, moi dans le Lot, et seuls de la promotion, nous avions cet accent du « midi moins le quart » qui amusait parfois nos camarades.

Nous aimions tous chez Armand son visage ouvert, son regard clair et bon, son fin sourire parfois indulgent, jamais moqueur, sa simplicité alliée à une grande finesse, son calme et son sérieux. Bien que nous fussions tous à peu près du

même âge, nous le considérons comme plus mûri, plus posé, plus conscient des réalités que nous tous. C'est que la vie l'avait déjà cruellement éprouvé en le faisant orphelin à l'âge de six ans où il avait eu le malheur de perdre son père, tombé au champ d'honneur en 1915.

Je revois Armand dans le coin de notre petite étude de première année, travaillant sans bruit, relevant la tête pour sourire ou commenter avec à propos quelque astuce ou quelque extravagance échappée à l'un de nous. Il était de notre groupe lorsque nous flânions dans les allées du parc ; c'était notre photographe et c'est à lui que nous devons quelques précieuses photos-souvenirs desquelles il est malheureusement parfois absent.

Il était avec nous aussi à la Sorbonne où nous allions deux fois par semaine aux T. P. de Physio et de Bota.

La deuxième année, marié, il était externe, mais cela ne l'avait pas séparé de nous. Nous avons remarqué sa régularité et dire qu'Armand n'était pas arrivé c'était sous-entendre que l'heure du cours n'avait pas encore sonné.

Il était naturaliste dans l'âme et gardait le souvenir précis des observations que déjà enfant il avait faites autour de lui et nous avons parfois échangé des regards complices à l'énoncé de quelque opinion de citadin mal informé des choses de la nature.

Dans son travail on trouvait une application consciencieuse, un souci des choses bien faites, faites avec joie et avec amour. Il travaillait pour l'examen, mais aussi sur des questions hors programme, par curiosité désintéressée et ses notes, que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de lui emprunter, étaient remarquables par leur clarté et leur présentation soignée.

Je retrouve dans sa dernière lettre sa fine écriture régulière, un peu penchée, sa manière simple de dire les choses, toute sa bonté, sa sagesse, et, je le sais maintenant, tout son courage, car elle ne laisse rien deviner des inquiétudes que pouvait déjà inspirer son état de santé.

Il espérait même être des nôtres cette année au Congrès des Naturalistes et se retrouver ainsi avec sa famille à Clermont-Ferrand parmi de chers souvenirs de sa quatrième année d'École normale au cours de laquelle il avait eu le bonheur de rencontrer celle qui devait être sa compagne.

Sa fin prématurée, bien cruelle pour lui et pour les siens, affecte tous ses amis et camarades qui avaient su l'apprécier et qui l'aimaient bien.

P. GINIBRE.

C'est à peine durant une année que j'ai pu faire la connaissance d'Armand en tant que collègue au Lycée de Nice. Quand il arriva, il avait déjà subi une première opération, et la terrible maladie qui le minait ne devait pas nous laisser longtemps la possibilité de bénéficier de sa présence. Mais sa disparition fut néanmoins durement ressentie par tous, tant sa droiture et sa force de caractère imposaient rapidement le respect et la sympathie.

Très dur avec lui-même, il voulait ignorer sa souffrance, et jamais je n'ai entendu sortir de ses lèvres la moindre parole d'amertume ; ce n'est qu'avec beaucoup de réticence qu'il acceptait de parler de sa santé ; encore le faisait-il avec une sorte de détachement, comme s'il se fût agi de quelqu'un d'autre. La seule inquiétude qu'il manifestait parfois n'était pas pour lui-même, mais pour les siens : le pressentiment de sa fin prochaine l'amenait à imaginer les difficultés qui pourraient assaillir sa femme et ses enfants, lui parti. Mais toute son énergie, il l'a utilisée, avec une constance qui force le respect, à rester toujours lui-même, calme et souriant et apparemment débarrassé de tous soucis.

Cette sérénité dont il faisait preuve avec nous, ses collègues, il ne la quitta jamais même devant ses élèves. Jamais son enseignement ne s'est senti de son état. Ses qualités d'excellent professeur ne furent altérées en rien par sa maladie, et il sut toujours garder avec « ses enfants », qui tenaient une telle place dans sa vie, un contact direct et profond. La patience, vertu première du professeur, semblait chez lui inépuisable, et il n'avait de cesse que tous eussent compris. Son cours fini, il le prolongeait sous forme d'interminables bavardages pour lesquels, spontanément, ses élèves abandonnaient les ébats de leur récréation. Il savait susciter pour la moindre chose un enthousiasme qui, maintenant qu'il n'est plus, anime encore beaucoup d'entre eux. Le goût de la réflexion et du travail fait avec soin qu'il a su susciter chez eux reste comme le meilleur témoignage de l'efficacité de son enseignement.

Ces deux traits dominants de son caractère tel qu'il m'est apparu au cours de cette trop brève année où nous nous sommes connus, le courage et la compréhension humaine, tous ses élèves eux-mêmes les ont appréciés. Les lettres de ses « anciens » comme les témoignages spontanés, mais combien touchants, des jeunes qui ne l'ont connu qu'un an, resteront toujours le plus pur et le plus sincère des éloges.

R. CORNET.

Louis AMIOT

(1885-1956)

Promotion 1906 (Sciences)

Curriculum vitæ :

Né le 2 juillet 1885 à Rosey (Haute-Saône) ; Elève de l'Ecole normale de Vesoul 1902-1905 ; Elève de l'Ecole normale de Nancy 1905-1906 ; Elève de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud 1906-1908 ; Service militaire au 4^e Régiment d'Artillerie, à Héricourt 1908-1910 ; Professeur à l'Ecole normale de Privas 1910-1912 ; Professeur à l'Ecole normale de Bourg-en-Bresse 1912-1923 ; Mobilisé le 2 août 1914 au 5^e Régiment d'Artillerie à Besançon ; Dix-huit mois de front 1914-1916 ; stage à l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau, mars-avril 1916. Sous-lieutenant instructeur puis commandant de batterie au 19^e Régiment d'Artillerie à Nîmes ; Lieutenant instructeur, puis commandant de batterie au Centre d'Aspirants de Saint-Julien-du-Sault (Yonne) ; Commandant de la batterie modèle d'instruction au camp de Sauté-Sainte-Croix (Marne) ; Démobilisé le 5 mars 1919 ; Croix de guerre ; Professeur-économiste à l'Ecole normale de Bourg 1919-1923 ; Directeur de l'Ecole primaire supérieure de Mouchard (Jura), 1923-1926 ; Directeur du Collège moderne, du Collège technique et des cours professionnels de Bourg-en-Bresse (Ain), 1926-1945 ; Chevalier de la Légion d'Honneur à titre civil, 1933 ; Membre du Comité local de libération de Bourg-en-Bresse, août 1944 ; membre de la délégation spéciale ; Elu conseiller municipal de Bourg en avril 1945 ; Admis sur sa demande à la retraite le 30 septembre 1945, après quarante-deux ans de services ; Décédé à Noidans-le-Ferroux (Haute-Saône), où il a été inhumé le 28 octobre 1956.

DE ce tableau si éloquent dans sa nudité, détachons quelques traits significatifs : En quarante-deux ans de services, Louis Amiot n'a pas pris un seul jour de congé ; à l'exception de deux stages de deux ans dans des postes de début, toute sa carrière civile s'est déroulée à Bourg. Solidité, fidélité, caractérisent ce ferme Franc-Comtois, d'une consis-

tance peu commune. Les témoignages qui suivent permettront de prendre la vraie mesure de cette personnalité exceptionnellement vigoureuse.

De notre camarade E. Bouquet, professeur à l'École Normale de Bourg :

« M. Amiot a pratiquement accompli toute sa carrière à Bourg. Son souvenir y est demeuré très vivace parmi ses anciens élèves, parmi le personnel enseignant et parmi la population.

Ses anciens normaliens, bientôt tous retraités, évoquent le jeune professeur qui a exercé sur leur adolescence une influence morale et intellectuelle durable. Ils disent quelle révélation a été pour eux un enseignement des sciences physiques, puis des mathématiques, à base de clarté, de méthode et de rigueur. Ils appréciaient alors son équité, sa droiture, sa simplicité. Les démobilisés de 1919 rendent un hommage particulier à son sens de l'humain.

Mais on craignait en lui l'économe vigilant, levé avant tout le monde et toujours présent.

M. Amiot avait une personnalité trop forte pour demeurer le second d'une maison. En 1923, il débutait dans la direction à l'E. P. S. de Mouchard (Jura).

Son retour à Bourg en 1926 devait lui permettre de s'identifier à cet établissement que les Bressans appellent par abréviation « Carriat ». Ne disait-on pas avant la guerre de tel élève : « Il sort de chez Amiot » ? Il avait une autorité vraie sans faiblesse et sans brutalité qui tenait à sa culture, à la vertu exemplaire de son travail et de sa présence. Présent à toutes les rentrées, à toutes les récréations et à tous les changements de salles, il connaissait tous les élèves. Il les suivait dans la vie. Quand un professeur était absent, il le remplaçait ; ce scientifique pouvait enseigner l'allemand, la musique ou le français. Mais il est incontestable qu'il avait gardé un faible pour les mathématiques et qu'il ne manquait pas d'y intéresser les élèves. C'est aussi vers les disciplines scientifiques qu'il devait orienter ses enfants, donnant trois agrégées à l'Université et un chef de service départemental à l'Administration des Finances. Le développement de l'École pratique jumelée à l'E. P. S. lui avait apporté une large audience dans les milieux du Commerce et de l'Industrie. Membre du Conseil d'Administration de la « Jeunesse laïque », il ne cachait pourtant pas ses opinions et contrairement à tant d'autres, l'âge ne l'inclinait

pas à un honnête conservatisme républicain. Aux élections d'avril 1945, il se voyait confirmé brillamment dans le mandat de conseiller municipal qu'il détenait depuis septembre 1944, au titre du Comité local de Libération.

Six mois plus tard, la retraite l'éloignait de Bourg et nous n'avons aucune peine à imaginer que ce ne fut pas sans regret. Il est revenu aussi souvent qu'il a pu. Il s'est tenu au courant de la laborieuse gestation du « nouveau Carriat » dont il avait fait accepter le principe avant la guerre.

Il est mort avant l'achèvement des travaux, emporté plus vite que sa robuste soixantaine ne l'aurait laissé prévoir.

Un foyer très uni est détruit. Que Mme Amiot puisse trouver un réconfort dans l'expression de notre amitié. »

De M. Mercier, ancien inspecteur d'Académie de l'Ain (1945) :

« ... vous préparez vos caisses. La voilà donc arrivée cette retraite après laquelle vous espériez et qui vous permettra un repos si bien gagné après une vie de dur et probe travail. La distance et la difficulté pour moi d'un long voyage ne me permettront pas, comme mon cœur l'eût désiré, d'aller vous serrer les mains et vous redire toute mon estime, toute mon affection, toute ma reconnaissance aussi pour la collaboration aussi intelligente que fidèle et dévouée que vous m'avez assurée durant de longues années ; mais soyez certain que vous demeurerez dans ma mémoire comme l'une des plus belles figures d'éducateur que j'aie rencontrées au cours de ma carrière, comme l'une des plus pures figures d'honnête homme qu'il m'ait été donné d'admirer. Petit à petit, le groupe que nous avons formé et qui, je le crois, a bien fait ce qu'il avait à faire dans le département de l'Ain, se disloque, la page que nous avons écrite ensemble est tournée ; il ne faut pas regarder en arrière... »

De M. le Recteur de l'Académie de Lyon (septembre 1945) :

« Au moment où vous allez prendre votre retraite, je tiens à vous dire que votre départ apparaît à vos chefs comme une lourde perte pour l'enseignement.

Vous êtes connu comme un modeste mais admirable serviteur de l'école, un homme d'une droiture, d'une loyauté, d'une probité parfaites, un éducateur exemplaire, un directeur qui s'est toujours acquitté de sa tâche avec une compétence et une maîtrise dignes des plus grands éloges.

Nous savons que vous n'avez jamais ménagé votre peine : chaque fois qu'un professeur a dû s'absenter, que ce dernier enseignât les lettres ou les sciences, vous avez fait vous-même, avec l'autorité que vous confèrent une culture très étendue et une conscience professionnelle rare, les cours dont les élèves auraient été privés. Vous n'avez jamais pris un jour de congé au cours de votre longue carrière. Et nous savons bien qu'une discipline parfaite règne à l'école Carriat, que vous jouissez en ville de la considération et de la sympathie générales.

Soyez persuadé que vous emportez dans votre retraite la reconnaissance des élèves et des familles et aussi celle de l'Université. »

De Mlle Amiot, professeur agrégée au lycée de jeunes filles de Nancy (20-11-1956) :

« Saint-Cloud lui était particulièrement cher et c'est pour être fidèle à ses sympathies **profondes** que je vous envoie les renseignements demandés... J'ajouterai que Papa avait été opéré en novembre 1954 d'un cancer à l'estomac et qu'à partir de mai 1956 — quand le bienfait de l'opération a cessé de se faire sentir — il a supporté une lente déperdition de forces avec un courage et une énergie admirables, sans un mot de plainte, faisant l'admiration des différents docteurs qui lui ont prodigué leurs soins. »

Avec Mme Amiot et tous les siens nous garderons la mémoire du fonctionnaire impeccable, du ferme citoyen, de l'homme exceptionnellement trempé que fut notre regretté camarade.

Georges LABOURET

(1890-1956)

Promotion 1910 (Sciences)

LA mort vient de nous enlever Georges Labouret (promotion 1910-1912), l'un des camarades les plus originaux et l'un des esprits les plus nobles qu'il soit possible de rencontrer.

La vie ne l'avait pas gâté : elle l'avait fait, à Paris, orphelin de mère très jeune. Confié aux soins de son grand-père maternel et de son père horloger retiré en province, il avait passé sa jeunesse dans l'Yonne, à Andrys, sous le regard d'un vieux château fort, dans un décor fait pour lui, qui lui plaisait beaucoup, et qui avait beaucoup influé sur son esprit tout empreint de mélancolie.

Esprit très original, aussi généreusement doué pour les lettres que pour les sciences et surtout la chimie où, s'il en avait eu vraiment le désir, il eût pu, j'en suis bien sûr, se voir appelé à un avenir supérieur à celui que le sort lui a réservé. Physiquement très résistant, malgré des apparences presque chétives, Labouret réussissait tout ce qu'il entreprenait, même des meubles les plus délicats, avec une extraordinaire facilité ; aussi devait-il assurément être très à sa place à la tête du Collège technique de Casablanca qu'il dirigeait en fin de carrière.

Il se retira modestement à Andrys où la mort le frappa le 3 novembre dernier. Atteint d'une hémiplegie qui l'avait considérablement diminué, il mourut avec sa femme, asphyxié un jour de brouillard par un poêle à feu continu. Il ne laisse pas d'enfant.

Avec lui disparaît l'un des camarades les plus étonnamment doués, en même temps que l'un des plus modestes, l'un de ceux qui honorent le plus Saint-Cloud et assurément l'un de ceux qui avaient au cœur le plus de reconnaissance pour notre chère Ecole.

Th. GENEVRIER.

Gabriel PENIDE

(1891-1957)

Promotion 1911 (Sciences)

« J' Ai l'immense chagrin de vous annoncer le décès d'un des anciens élèves de l'École que vous dirigez : M. Gabriel Pénide, promotion sciences 1911-1913.

Il est décédé le 27 mai 1957 après une longue maladie : un premier cancer du rein en 1950 — il était encore en exercice à l'École normale du Puy — opéré à Lyon. Il y eut trois bonnes années. Puis récidence au poumon cette fois ; et à la fin cancer généralisé. Il a beaucoup souffert.

Il avait fait toute la guerre comme officier d'infanterie — surtout au 20^e Corps — ayant participé à toutes les grandes attaques. Il était décoré de la croix de guerre : quatre citations, et de la Légion d'Honneur à titre militaire.

Il fit toute sa carrière de professeur à l'École normale du Puy — dont il était élève —, sans un seul jour de maladie. Il semble que cette horrible maladie s'attaque aux plus forts. En 1952, il fut fait officier de la Légion d'Honneur au titre de l'enseignement. Je crois qu'il fut un professeur d'élite, un physicien de vocation.

Il est parti courageusement, sachant ce qu'il avait, mais désespéré de savoir sa famille dans la peine. Il nous regrettait bien : son fils (chirurgien-dentiste à Tournon, Ardèche) et moi-même, mais ses pensées les plus tendres allaient à ses trois petites-filles qu'il aurait tant voulu voir grandir ! Il avait soixante-six ans.

Il aimait beaucoup Saint-Cloud et chaque fois que nous sommes allés à Paris il n'a pas manqué de faire une visite à l'Ecole, aux ateliers, au parc.

J'ai reçu, de la part de ses anciens élèves, de touchants témoignages de reconnaissance pour l'exemple de travail, de droiture, de courage qu'il leur a donné ; cela m'a beaucoup émue... »

Que Mme Pénide nous pardonne d'avoir publié cette lettre qui constitue, dans sa modestie, l'hommage le plus émouvant à la mémoire de notre camarade disparu. Qu'elle nous permette de nous associer de tout cœur à son deuil et de garder avec elle et avec les siens le souvenir de l'homme exemplaire que fut Gabriel Pénide.

Pierre BUGNON

(1886-1957)

Promotion 1907 (Sciences)

Si, parti d'une condition sociale très modeste, Pierre Bugnon a pu s'élever jusqu'à occuper de hautes fonctions universitaires, en y faisant montre des plus belles qualités morales et intellectuelles, il le doit sans doute pour une grande part au milieu familial dans lequel il a d'abord vécu et à quelques Maîtres qui ont su lui donner une solide éducation, éveiller sa vocation scientifique, orienter ses premières recherches personnelles.

Pierre-Frédéric Bugnon est né à Grand-Charmont (Doubs), petit village des environs de Montbéliard, le 14 janvier 1886 ; son père, qui avait abandonné depuis longtemps le métier d'instituteur, pour échapper sans doute à la tutelle de l'Eglise, était alors secrétaire de la mairie du village et possédait une petite exploitation agricole ; sa mère dirigeait pratiquement seule cette dernière, participant aux plus durs travaux des champs, tirant de la vente des légumes, du lait, des œufs, les ressources suffisantes pour faire vivre la maisonnée. Il a mené ainsi durant toute sa jeunesse la vie austère et laborieuse du petit paysan d'autrefois ; le temps qui n'était pas consacré à l'école l'était aux besognes agricoles ; par surcroît, l'âge et le sérieux du père imposaient le travail beaucoup plus que le jeu ; le soir, le père suivait les activités scolaires, complétant les leçons du maître ; les promenades, les travaux aux champs, tout était objet de découverte et d'enseignement.

Pierre Bugnon fut à l'école primaire un élève modèle, bien guidé par un instituteur dont il conservera toujours le plus fidèle souvenir ; c'est à lui qu'il dédiera d'abord sa thèse, quelque vingt-cinq ans plus tard : « A mon premier maître, M. Louis Vernier, alors instituteur à Grand-Charmont (Doubs), qui m'apprit à utiliser une flore, qui me fit constituer mon premier herbier et me donna le goût de la botanique. »

Après le certificat d'études primaires, toujours guidé par M. Vernier et aidé par son frère aîné, il prépare le Brevet élémentaire, est admis à l'École normale de Besançon (1901-1904), effectue une quatrième année d'études à l'École normale de Nancy, puis échoue au concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud ; il continue la préparation à ce concours, l'année de service militaire passée, en s'inscrivant à la Faculté des sciences de Besançon (1906-1907) ; il y est l'élève de Magnin, qui exerce une influence profonde et décisive sur son orientation future vers la botanique : « A celui qui m'en donna la passion, M. le Dr Antoine Magnin, alors professeur de botanique à la Faculté des sciences de Besançon, et dont les herborisations du dimanche restent le meilleur souvenir de mes années d'étudiant », indique encore la dédicace de sa thèse. Il entre à Saint-Cloud en 1907, voit ainsi son avenir assuré, mais s'intéresse spécialement à la botanique. Le voici nommé professeur de sciences à l'École primaire supérieure de Lisieux (1909) ; il n'enseigne pas que les sciences : chant, travail manuel, etc. Simultanément, il s'inscrit à la Faculté des sciences de Caen et prépare sous la direction de Lignier le certificat de botanique ; l'année suivante le voit nommé à l'E. P. S. de Lyon ; c'est là qu'il terminera sa licence de sciences naturelles et, en 1913, Lignier lui propose d'entrer dans son laboratoire, comme chef de travaux de botanique ; c'est donc à vingt-sept ans que Pierre Bugnon accède à l'Enseignement supérieur ; il a d'ailleurs déjà commencé à publier, mais l'influence de Lignier sera maintenant prépondérante ; c'est ce dernier qui le forme véritablement à son nouveau métier et c'est à la mémoire de Lignier que Pierre Bugnon terminera la dédicace de sa thèse : « A la mémoire de mon regretté maître, Octave Lignier, alors professeur de botanique à la Faculté des sciences de Caen, qui m'assura les moyens d'effectuer ces recherches en m'appelant à devenir son collaborateur, et qui leur imprima leur caractère propre par l'influence profonde de son esprit résolument transformiste, où la minutie et la

rigueur dans l'analyse s'alliaient heureusement à la hardiesse dans la synthèse. »

La guerre survient, supprimant toute possibilité de travail continu ; les circonstances veulent qu'il soit longtemps affecté à l'hôpital complémentaire de Caen, ce qui lui permet de continuer son enseignement à la Faculté ; en 1918, lorsqu'il s'agira d'entreprendre un travail de thèse, il se trouve livré à lui-même : Lignier est mort en 1916 ; en trois ans pourtant il mènera à bien ses projets et soutient en 1921 sa thèse de Doctorat ès sciences, à Paris ; le mémoire présenté reste actuellement l'un des ouvrages fondamentaux sur les problèmes morphologiques et anatomiques que pose l'étude des espèces dans la grande famille des graminées.

Jusqu'en 1928, date de sa nomination à Rennes comme Maître de conférences de botanique, il continue à publier régulièrement. Le séjour à Rennes ne dure qu'un an ; en 1929, le voici titulaire de la chaire de botanique de Dijon, après avoir été placé en première ligne par les spécialistes et malgré l'avis contraire du Conseil de la Faculté ; ce sont les membres de ce même Conseil qui, moins d'un an plus tard, le choisissent comme doyen ; il le restera pendant vingt ans, avec une courte interruption pendant les dernières années de l'occupation allemande ; le régime de Vichy avait jugé qu'un républicain, laïc par surcroît, ne pouvait demeurer à la tête de l'administration de la Faculté ; réintégré en 1944, Pierre Bugnon donnera sa démission de doyen en 1950 et consacra ses dernières années d'activité à son laboratoire. Il demande, à soixante-dix ans, à bénéficier d'une année de service supplémentaire en raison de ses charges de famille ; mais gravement malade, il renonce à ce projet, demande à être admis à la retraite. Il quitte l'Université le 30 septembre 1956, après quarante-sept années d'enseignement, dont quarante-trois effectuées dans les Facultés des sciences.

Telles sont les grandes étapes de la carrière de cet homme, qui sut être à la fois un savant, un bon professeur et un bon administrateur.

Homme, il inspirait dès l'abord la confiance et le respect par un accueil paternel, souriant, des conseils empreints de sagesse ; sa conversation franche, ouverte, était celle d'un esprit profondément rationaliste et reflétait une grande expérience des hommes et des choses. Resté de goûts très simples, évitant au maximum les parades dans les manifestations officielles, il consacrait tout son temps au travail et

ne reculait devant aucune tâche ; c'est ainsi que, pendant l'occupation, afin de subvenir aux besoins alimentaires de sa famille, il acheta deux petits champs en friche aux environs de Dijon ; à cinquante-six ans, il les remit entièrement en culture à la bêche et au pic ; on le vit battre son blé au fléau, planter des arbres fruitiers, exploiter en même temps une coupe de bois pour se procurer un moyen de chauffage suffisant. Tous ces travaux matériels surnuméraires n'affectaient en rien son activité intellectuelle, qui s'est exercée d'ailleurs presque exclusivement au sein de l'Université ; Pierre Bugnon a pourtant consacré aussi une partie de son temps à l'administration de sociétés scientifiques, à l'organisation d'œuvres postsecondaires et de mouvements coopératifs.

Savant, ses recherches traduisent un souci constant d'objectivité, d'exactitude ; il procédait volontiers par l'analyse approfondie d'un petit nombre de cas d'espèces, évitant toute généralisation hâtive mais sachant utiliser à fond les données établies avec certitude, même (et surtout) si elles s'opposaient à quelque belle théorie nouvelle ; ses quatre-vingt-quatre publications portent la marque d'un esprit équilibré doublé d'un sens critique très aigu.

Professeur, son enseignement simple, clair, captivant, a laissé une impression profonde à tous ceux qui ont eu le plaisir de le suivre. Il n'est pas jusqu'à ses anciens élèves des E. P. S. de Lisieux et de Lyon qui n'en aient conservé un souvenir vivace. Quel est l'étudiant du P. C. B. qui ne se rappelle ses cours de biologie végétale, modèles de logique souriante ? Quel est l'étudiant du certificat de botanique ou le pharmacien qui n'a encore en mémoire quelque anecdote d'une herborisation dirigée par cet homme infatigable, le piolet à la main, revêtu d'une grande pèlerine ? Dans son laboratoire, Pierre Bugnon a dirigé les recherches de nombreux candidats au diplôme d'études supérieures de sciences naturelles et cela surtout pendant ses dernières années d'activité ; il a enfin orienté vers le doctorat plusieurs de ses anciens élèves ; son successeur actuel à la chaire de botanique de Dijon, de même que l'un de ses fils, ont eu la chance d'être de ceux-là.

Administrateur enfin, il a fait preuve, au cours des vingt années de son décanat, d'un souci constant de justice et d'impartialité. Arrivé en 1929 dans l'une des Facultés de province les plus déshéritées, abritée dans des bâtiments vétustes, il proposa très rapidement des plans de construction de nouveaux locaux ; aucun des projets établis successivement

ne put être mis à exécution avant la dernière guerre, pour des raisons diverses ; finalement, il n'aura pas eu la joie de voir s'achever l'édification des bâtiments d'une nouvelle Faculté, commencée effectivement en 1951.

Il connaissait parfaitement son métier de doyen et l'exerçait avec humanité ; l'un de ses soucis majeurs était de fonder son administration sur des bases démocratiques ; c'est pour rester fidèle à ses principes qu'il donna sa démission en 1950.

**

Pierre Bugnon s'est usé au travail ; les gros efforts physiques qu'il fournit encore à soixante-cinq ans pour maintenir en culture ses deux champs auxquels il s'est attaché sont sans doute à l'origine d'un premier accident cardiaque survenu en juillet 1953 ; les vacances amènent un mieux apparent et il reprend ses activités normales ; une deuxième crise survient en décembre 1954 ; essoufflé au moindre effort, il ne veut pas interrompre son service, se rétablit tant bien que mal ; en 1955, un séjour d'été en Bretagne amène un mieux sensible ; rentré à Dijon, il reprend ses fonctions, accepte par surcroît de diriger les travaux de huit candidats au diplôme d'études supérieures ; il ne pourra mener ses projets jusqu'à leur terme ; une nouvelle crise l'oblige à s'arrêter au début de 1956 ; à la fin des vacances de Pâques, à peine remis, il veut encore retourner au laboratoire, diriger une herborisation ; ce sera la dernière fois. Un accident cardiaque plus grave encore, avec complications pulmonaires, l'abat complètement ; son état est désespéré dans les premiers jours de juillet ; pourtant, il survit ; l'état général s'améliore lentement ; ce malade au cœur définitivement altéré passe, entouré de l'affection des siens, un hiver presque excellent ; il commet à nouveau quelques imprudences, doit s'aliter une fois encore ; brusquement, alors que lui-même et ses proches croient à une crise moins alarmante que la précédente, font des projets pour un proche avenir, le cœur devient incapable d'assurer une circulation suffisante ; pendant trois longues journées très pénibles, le malade s'asphyxie lentement ; il s'éteint le samedi 11 mai 1957, au début de l'après-midi. Ses derniers instants ont été ce que fut toute sa vie : un exemple de courage.



La très simple notice qu'on vient de lire a été préparée par le fils de notre camarade disparu, chef de travaux à la Faculté des sciences de Dijon, et par son frère aîné, Emile Bugnon (promotion 1902, Lettres), actuellement Inspecteur primaire honoraire en retraite à Bar-le-Duc.

Leur excessive modestie nous pardonnera d'emprunter à deux autres témoignages pour achever de mettre en un juste relief la figure éminente de notre camarade disparu :

De notre camarade L. Rochaix, promotion 1909.

« C'était un homme simple, resté très attaché à l'Enseignement primaire, sans aucune morgue, désireux avant tout d'aider les jeunes d'origine modeste qui voulaient travailler. Dans des circonstances difficiles, en 1934, il avait occupé la présidence de la Fédération départementale des œuvres complémentaires de l'école. Laïque convaincu, il apporta dans ces fonctions une autorité, une largeur d'esprit, une sûreté de vues qui lui valurent la respectueuse estime de tous, de ses amis comme de ses adversaires... Il avait connu pendant l'occupation des heures difficiles. Trop droit, trop ferme, malgré de graves soucis pour ses enfants il ne sut jamais plier...

Belle intelligence, grand travailleur, mieux encore, homme intègre et de caractère, Pierre Bugnon est de ceux qui font honneur à l'Ecole et à notre Association. »

De M. Arnal, son successeur dans la chaire de botanique.

« Durant ce quart de siècle, de nombreuses générations d'étudiants ont suivi avec admiration et profit son enseignement ; pour nombre d'entre eux il fut un véritable maître. La clarté de ses exposés dans lesquels il réussissait, en parlant de faits et d'idées très simples — même élémentaires —, à conduire peu à peu son auditoire à une conclusion de portée plus générale, solidement étayée sur des démonstrations rigoureuses, ses exposés restent un modèle exemplaire pour tous ceux qui ont suivi son enseignement. Ses élèves auront appris de lui que la botanique n'est pas seulement une science aimable mais qu'elle pose et permet de résoudre des problèmes généraux de biologie.

En outre, M. Bugnon ne fut pas seulement pour notre Faculté un maître incontesté, il fut aussi un administrateur dont la valeur a été unanimement reconnue par tous ses collègues qui, dès 1930, le choisirent comme doyen et lui renouvelèrent régulièrement leur confiance.

Dans ce rôle délicat, M. Bugnon sut toujours faire régner la concorde et la bonne entente ; son esprit, à la fois conciliant et énergique, ironique et bienveillant, savait toujours trouver une solution aux nombreux problèmes qui lui étaient soumis. Combien d'étudiants ont trouvé près de lui cet accueil paternel, cette aide à la fois discrète et efficace dont ils avaient souvent besoin, en particulier pendant les heures sombres de l'occupation, où M. Bugnon eut lui-même à souffrir de certaines injustices.

Malgré ses lourdes charges de professeur et d'administrateur, M. Bugnon a pu contribuer au développement de la botanique par ses travaux de recherches orientés essentiellement sur la morphologie et l'anatomie végétales. Ses travaux, réunis dans sa thèse de doctorat, portent sur l'interprétation de la valeur de la feuille chez les graminées. Par la suite, il étendit et développa ses premières conclusions en étudiant surtout l'organisation des germinations, ou celle de la fleur, sur de nombreux exemples parmi les Angiospermes.

La qualité de ses observations, la prudence et la rigueur des conclusions font que ses travaux resteront pour longtemps encore des références essentielles. Son renom d'anatomiste, à une époque où cette science était un peu dédaignée en France, s'étendait d'ailleurs hors de nos frontières. Il lui avait valu d'être élu membre associé de la Société Royale de Belgique en 1932 et d'entretenir avec de nombreux collègues étrangers une correspondance suivie et fructueuse.

L'Académie lui avait décerné le prix de Coincy en 1927. M. Bugnon a été, en outre, pendant de longues années l'animateur de la Société des Sciences Naturelles de Dijon et il a assuré la publication régulière et le développement du Bulletin de cette société.

Mais de cette réputation auprès des botanistes français et étrangers, M. Bugnon ne tirait aucune gloire. Sa modestie, au contraire, s'opposait à toute manifestation d'admiration ou même de sympathie de la part de ses collègues et c'est cette même profonde modestie qui lui a fait souhaiter de n'être, à l'heure de sa mort, entouré que par ses proches... »

Numa MAGNIN

(1874-1958)

Promotion 1896 (Lettres)

UNE assistance nombreuse et fidèle a accompagné Numa Magnin, tant à Besançon pour la levée du corps, qu'à Fort-du-Plasne (Jura), son village natal, où eut lieu l'inhumation. A Besançon, René Huguenard, inspecteur primaire, salua la dépouille du Directeur et de l'ami que fut pour lui Numa Magnin ; à Fort-du-Plasne, le Maire, le Conseiller général du canton, M. Bataille, inspecteur d'Académie honoraire, M. Buffet, inspecteur d'Académie du Jura, M. Pierre Lafille, directeur de l'École normale de Besançon, le Président Edgar Faure, adressèrent un adieu ému au citoyen modèle et à l'éducateur de forte race que fut Numa Magnin.

Pierre Lafille (promotion élève-inspecteur 1934-1935), ancien élève de Numa Magnin, salua son ancien maître en ces termes :

« Le souvenir de joyeuses caravanes d'adolescents qui passaient en ce village, en ignorant son cimetière, rend plus vive ma peine et mon émotion de ce jour, — et avec la mienne, celle de beaucoup, ici présents.

Fort-du-Plasne, c'était un peu la Mecque montagnarde où l'un de ses grands enfants, notre directeur d'École normale, aimait nous conduire en pèlerinage de santé du corps et de l'esprit.

Nous l'y ramenons cette fois, après d'autres voyages où ce coin de terre a déjà repris par l'usure de la vie ou par un coup particulièrement cruel, trop des siens. Il n'est pas besoin

ici de dire aux échos ni aux oreilles des vivants, qui nous perdons. Je le rappelle seulement par devoir, et plus encore par piété, pour une dernière communion de tous avec lui, avant que sa présence soit devenue souvenir.

M. Magnin est né à Fort-du-Plasne le 7 octobre 1874. Il est à l'École normale de Lons-le-Saunier en 1891. A l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud en 1896. Il est boursier en Allemagne en 1898, pour deux ans. Les Ecoles normales de Quimper et Mirecourt le voient professeur de 1900 à 1903. L'errance relative du professeur est terminée. La Comté et ses Marches proches voient s'enraciner pour le reste de sa vie l'inspecteur à Nantua et Gray, de 1903 à 1908, le directeur d'École normale à Belfort de 1908 à 1921, et à Besançon de 1921 à 1935.

C'est avec respect que son ancien élève, devenu son successeur, a relevé les notes ou appréciations que l'autorité académique ou l'Inspection Générale portait, il y a déjà bien des années, sur le directeur de l'École normale de Besançon.

« Je connais, — disait tel inspecteur général — « Je connais M. Magnin depuis près de trente ans. Ce n'est pas sans émotion que je visite encore une fois cette Ecole normale au moment où il va la quitter pour prendre sa retraite.

En vingt-huit ans, M. Magnin a occupé deux postes : Belfort et Besançon. Dans l'un et dans l'autre il s'est donné à sa tâche avec une conscience, un sens de ses responsabilités, une chaleur de cœur qui ont forcé l'estime, la sympathie.

Beaucoup de ses élèves ont réussi dans la carrière mieux qu'honorablement. La plupart lui font honneur. Ses enfants continueront à servir leur pays dans l'Université où ils ne manqueront pas d'occuper des places distinguées. Il peut regarder sa vie avec fierté... »

Je relève ailleurs :

« ... Intelligence sincère, agile, prompte à l'idéalisme, ardente à ses prédilections ; de la curiosité, des lettres. Son enseignement révèle de la maîtrise. Il est convaincu, souple, éducatif, a de l'accent, plonge dans la réalité, pousse aux conclusions... Cherche à aguerrir la raison... autorité d'une simplicité vive... Tempérament nerveux et mobile qui a un élan de droiture, des contrastes, de la sensibilité aisément frémissante. »

Et encore : ... « Il se fait à juste titre une haute idée de ses fonctions. Ce n'est pas seulement auprès de ses élèves qu'il se fait le redresseur des erreurs et des défaillances, mais

à l'égard des associations d'instituteurs ; il ne craint même pas au besoin d'adresser des remontrances à ses chefs. Cette franchise un peu rude me plaît. Tout ira bien aussi longtemps que nos Ecoles normales seront confiées à de généreux éducateurs et à de bons citoyens comme M. Magnin. »

Généreux éducateur... bon citoyen, oui, ces termes que le vocabulaire du temps présent et le temps présent lui-même délaissent, sont au blason d'honneur de celui que nous pleurons.

Chaleur humaine, lectures omplées et scrupuleuses, approfondies, humanisme vrai né de la fréquentation de quelques grands d'élection, conviction intellectuelle, bonté profonde, lui ont donné ce rayonnement durable qui marque une personnalité. Une conscience. Un homme de devoir. Un maître,

Notre jeunesse lut aussi ses ouvrages de terroir où un jeune héros a fait connaître aux écoliers de la France entière, le Haut-Jura.

Nous avons joué son théâtre, haut en couleurs, porteur de maximes de robuste sagesse, qui revit à l'appel de jeunes troupes, parce qu'il est riche de vérité et d'action, et que les gens d'ici s'y sentent peints au vrai, et par l'un des leurs, qui, pour avoir eu intelligence, talent, succès, voulait demeurer l'un des leurs.

Nous l'avons connu droit. Une tombe tragiquement et prématurément ouverte eût pu le laisser incliné. Nous l'avons vu vivre redressé, dans un stoïcisme spirituel et terrien sans emphase. Nous l'avons vu attendre la mort sans un mot.

Il n'ira plus dans la forêt cueillir des fruits sauvages et méditer. Une forte tête d'homme, un cœur généreux, un exemple s'en vont. Un grand arbre s'est couché.

Il reste sa famille. A Mme Magnin, à tous ses enfants, petits-enfants et parents, au nom des autorités de l'Académie de Besançon, au nom de l'École normale de Besançon, de ses professeurs, de ses élèves, de ses anciens élèves, au nom de tous ses amis présents pour cet ultime hommage de fidélité, en mon nom personnel, je dis notre respect affectueux et notre peine.

Abel MARICHAL

(1864-1956)

Promotion 1883 (Lettres)

MADAME Ulrich a bien voulu nous remettre la notice ci-jointe, dédiée à la mémoire de son père, notre camarade Marichal. Ce texte évoque dignement, dans sa sobriété, la figure de notre doyen disparu, qui avait gardé, avec une touchante fidélité à l'Ecole, une grande vivacité intellectuelle et une fermeté morale très remarquable.

Notre adieu à Marichal est l'adieu aux premières années de notre Ecole et à l'un de ses meilleurs témoins.

Que Mme Ulrich et notre Directeur, ainsi que tous les leurs, trouvent ici l'expression de notre très sincère sympathie.

**

Abel Marichal, décédé le 21 novembre 1956 à Bougival (S.-et-O.), était né à Sarcey, très petit village de Haute-Marne, le 12 janvier 1864. Il était le fils unique d'un cultivateur exerçant en hiver le métier de ciselier et, par surcroît, pendant trente années, les charges de maire de sa commune. Berger dans sa petite enfance, il eut l'occasion de voir de près les choses des champs et de la nature, et il s'y intéressa très tôt. Il était allé à l'école à l'âge de trois ans, avait toujours été un excellent élève à l'école primaire, et ses parents souhaitaient qu'il devînt instituteur. De treize à seize ans, il avait travaillé avec son père dans les bois, dans les champs et à l'atelier du ciselier, mais à Pâques 1880, il se remit au travail scolaire pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole

normale de Chaumont ; il fut reçu 3^e sur 18, en juillet. Il travailla avec joie comme normalien pendant trois ans, avec autant de bonheur dans les Lettres que dans les Sciences. Il eut pour distraction, dans sa première année, d'aller chanter à l'orgue de l'église, car il avait appris la musique dans son village, et il possédait une magnifique voix de baryton. Un camarade reçu précédemment à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud l'encouragea à se présenter au concours d'entrée à la fin de sa troisième année, en octobre 1883, et il fut reçu deuxième.

Il écrit plus tard, dans les souvenirs laissés à ses enfants :
« Si l'Ecole normale de Chaumont m'a laissé de bons souvenirs, que dire de Saint-Cloud, la chère Ecole à laquelle je suis resté si attaché ? Résidence charmante... le vaste parc boisé... à notre portée la grande ville... Nous avions des maîtres éminents, dont Edmond Perrier, une bibliothèque et des laboratoires pour travailler... des camarades ayant tous à peu près les mêmes goûts, la même probité... un directeur, M. Jacoulet, malgré son abord sévère, considéré comme un père. »

Après deux années heureuses, il fut reçu premier au professorat (section des Sciences) ; en 1885 et il réussit au professorat de Travail Manuel.

Il reçut en août 1885 sa nomination de professeur de Travail manuel à l'Ecole normale de Versailles, où il demeura jusqu'en 1892 ; il y enseignait également les Sciences naturelles, de la Physique et de la Chimie.

En 1889, il avait épousé à Bougival une nièce du romancier populaire Emile Richebourg, avec qui il eut une union longue, heureuse et féconde puisqu'ils eurent sept enfants.

Reçu en 1891 à l'examen de l'Inspection primaire et de la Direction des Ecoles normales, il fut nommé à la rentrée de 1892 inspecteur primaire à Lannion, où il exerça son métier avec zèle, puis, en 1894, à Saint-Lô.

Nommé en 1897 directeur de l'Ecole normale de Loches, il eut quelques déboires avec son recteur pour qui il garda toute sa vie une solide inimitié, le considérant comme un chef injuste, d'esprit étroit et seulement capable d'éteindre le zèle de ses subordonnés.

Sa nomination en 1902 à l'Ecole normale de Belfort, la plus petite de France, le rapprochait de sa famille et d'un lycée pour ses fils : il y resta six ans.

A partir de 1908, il exerça la direction de l'École normale de Mirecourt jusqu'à sa retraite, en 1925.

En dehors de ses activités professionnelles, il s'est toujours intéressé à la musique, aux sports, au jardinage. Il possédait une voix magnifique et chantait souvent, jusqu'à un âge avancé. Il commença même à apprendre le violoncelle, passé la quarantaine. Il encouragea toujours chez ses élèves la pratique des sports : football, rugby et sports athlétiques. Lui-même aimait aller à bicyclette et patiner. Il cultiva son jardin mais aussi son esprit ; il était grand lecteur, principalement des sociologues, des moralistes et des biologistes.

Toute sa vie, il fut un honnête homme, ayant le souci d'agir sur ceux qui l'entouraient comme sur ses élèves par l'exemple d'une vie modeste, certes, mais toujours digne. Il était fier d'avoir reçu cette droiture d'un père et d'un grand-père très respectés et très aimés, et désireux de la transmettre à ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, dont il voyait le nombre croître avec joie, heureux de ce rôle de patriarche qu'il remplissait avec bonté et autorité.

Il avait eu le chagrin de perdre, en juillet 1918, son fils aîné, tué en Champagne ; ses deux autres fils avaient également combattu pendant toute la Grande Guerre. L'invasion allemande de 1940 fut pour lui un cruel chagrin, bientôt suivi de la mort de sa chère femme, en novembre de la même année. Il lui survécut seize ans, dans sa retraite de Bougival, partageant son temps entre les soins à son jardin (tant que ses forces le lui permirent), la lecture et la réflexion sur les problèmes de l'heure, en particulier ceux de l'école laïque, des Ecoles normales et de la formation des instituteurs. Il fut un fidèle des réunions de l'Association des Anciens Elèves de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, auxquelles il assistait avec plaisir, jusqu'à ce que sa surdité le lui interdise.

Au terme de sa longue existence, il envisagea sa fin prochaine avec une remarquable sérénité, estimant avoir rempli sa mission parmi nous.

Nous avons le regret, en outre, d'annoncer le décès de nos camarades :

BAILLY. Promotion 1894 Sciences. Ex-inspecteur divisionnaire du Travail.

BOUVIER (Louis). Promotion 1894, Sciences. Ex-professeur à l'Ecole normale de Troyes.

FAUDRY. Promotion 1892 Sciences. Ex-directeur de l'Ecole primaire supérieure de Nogent-sur-Marne.

DESCHAMPS (Pierre). Promotion 1893 Sciences. Ex-directeur du Collège moderne P. Puget, de Marseille, fondateur de la Mission laïque française.

HUTINEL. Promotion 1913 Sciences. Professeur au Collège moderne de Cannes.

MAUGUIN Charles, Promotion 1902 Sciences. De l'Institut. Professeur honoraire à la Sorbonne. Membre du Conseil d'Administration de l'Amicale.

ROBERT. Promotion 1901 Sciences. Ex-directeur de l'Ecole primaire supérieure de Tours.

VALLORY. Promotion 1899, Sciences. Ex-professeur à l'Ecole pratique de Casablanca.

VIGNERAS. Promotion 1893 Sciences. Ex-directeur de l'Ecole normale et de l'Ecole de Droit de Limoges.

Nous rendrons hommage à la mémoire de nos camarades disparus dans le prochain Mémorial. Que leurs proches veuillent bien trouver ici l'expression de nos sentiments de sincère sympathie.

